

dénué de ses anciens supports, n'est plus livré qu'à lui-même, & à ses propres forces. Mais que peut le sophisme contre l'éternelle vérité, le vice, dénué de ses prestiges, contre la vertu ?

De cette confusion de tous les rangs il sortira une classe d'hommes, qui obtiendra nécessairement la primauté; & c'est le seul bien que la révolution nous aura procuré; c'est cette classe moyenne, également éloignée des deux extrêmes, qui fut toujours le refuge & le dépôt de la vertu; c'est elle qui dissipera les fantômes que nos philosophes avoient créés; la sagesse renâtra au fanal de la vertu; on reviendra du philosophisme comme d'un rêve honteux; à la vue des crimes & des maux, dont cette peste avoit fait tant de victimes, on retournera d'abord au remords, puis à la Religion, puis au roi, c'est-à-dire, à l'ordre, à la paix & à la prospérité, telle qu'elle peut exister après tant de calamités. La révolution est un monstre qui dévorera son pere, & il ne restera à punir que les coryphées d'une secte qui, par ses perfides systèmes, a fait plus de mal à la France que le plus farouche conquérant n'eût pu lui faire.

Mais à quel genre de supplice faudra-t-il les abandonner ? Seroit-ce au remords ? Ils l'ont étouffé. Seroit-ce à la vengeance de Dieu ? Ils n'y croient pas. Ils ne peuvent donc être réellement punis que par l'arrêt qu'ils ont eux-mêmes prononcé. *La justice, ont-ils dit, est la fille de la politique; les gibets & les bourreaux sont à ses ordres: craint-les plus que ta conscience & les dieux.**